



FONDATION

Kairos

POUR L'INNOVATION ÉDUCATIVE
INSTITUT DE FRANCE

« Transmettre aujourd'hui les métiers manuels »

Colloque

21 mars 2023 – Libre synthèse et
Verbatim d'une auditrice passionnée

PROGRAMME

14h00-14h10	Introduction par Chantal Delsol, philosophe, membre de l'Institut de France
14h10-14h20	Témoignage de Pierre-Noël Luiggi, président fondateur d'OSCARO et d'OSCARO Power
14h20-14h30	Intervention d'Amélie de Ronseray, directrice adjointe du Campus Versailles-Patrimoine et artisanat d'excellence, pour un état des lieux des forces et faiblesses de la transmission des métiers manuels en France aujourd'hui
14h40-15h10	Table ronde sur le compagnonnage et l'apprentissage, avec Patrick Doffémont, responsable de l'Institut de la transmission des Compagnons du devoir, Régis Guillen, secrétaire général de la Fédération compagnonnique des Compagnons du Tour de France, et Ismaël Menault, directeur général de l'École de Paris des Métiers de la Table (EPMT)
15h15-15h30	Allocution de Son Excellence Roberto Balzaretto, ambassadeur de Suisse en France, sur le système dual de formation professionnelle en Suisse
15h30-15h50	Table ronde sur la pratique amateur, introduction et méthode de transmission du goût et des premiers gestes des métiers manuels, avec Béatrice Bouy, présidente de l'association L'Outil en main de Versailles, et Lucile Michel, coordinatrice de projets pour l'association Rempart
16h00-16h35	Table ronde sur l'artisanat d'art, avec Marc Bayard, responsable du développement culturel et scientifique du Mobilier national, Aïssa Dione, designer textile, chef d'entreprise et créatrice de l'Institut des Métiers d'Art et du Design (IMAD) au Sénégal, en partenariat avec l'école Boulle et le Mobilier national, et Lisa Staniforth-Gourdon, directrice de l'École d'art mural de Versailles
16h35-16h50	Intervention de Jean-François Girardin, président de la Société nationale des Meilleurs Ouvriers de France, sur les concours et l'excellence comme moyens d'attirer et de former les jeunes talents
17h00-17h40	Table ronde sur la transmission des métiers par le modèle des écoles de production avec Olivier Lemaire, président de l'école de production en chaudronnerie O'Tech, Joël Archer, chef d'entreprise dans le lavage de charges (SAPEM), Vanessa Dequidt, responsable du développement de la Fédération nationale des écoles de production, et Alexandre Avril, maire de Salbris et administrateur de l'école de production Maurice Leroux de Salbris, ainsi que deux élèves de cette école
17h45-17h50	Témoignage de Martin Kegl, artisan autodidacte de 16 ans, ébéniste et fabricant de cannes : l'approche autodidacte et le beau
17h55-18h25	Table ronde sur les nouvelles technologies au cœur des techniques et de la transmission des métiers manuels avec Nicolas Bergerault, PDG de l'Atelier des chefs, Amélie de Ronseray, directrice adjointe du Campus Versailles-Patrimoine et artisanat d'excellence, et François Garçon, essayiste, historien spécialiste de la Suisse et de son système d'enseignement dual
18h25-18h35	Conclusion par Anne Coffinier, fondatrice de la Fondation Kairos pour l'innovation éducative-Institut de France

Introduction par Chantal Delsol, philosophe, membre de l'Institut de France, administratrice de la Fondation Kairos pour l'innovation éducative

Aristote distinguait deux types d'apprentissage, la poiésis et la praxis. La première désigne la création d'une production, et la seconde l'amélioration d'une production préexistante. Chantal Delsol présente trois exemples tirés de sa vie :

- la production d'œuvre écrite, une poiésis. Des études longues et théoriques sont entreprises auprès de maîtres tous morts. L'apprenti fait dialoguer ces morts entre eux pour créer lui-même un projet original. Il cherche souvent un maître parmi eux, « c'est un apprentissage d'admiration ».
- l'éducation des enfants, qui est une praxis. Il s'agit d'améliorer le sujet, il n'est pas question de dire « je change d'enfant ». « On prend le peuple et l'enfant que l'on a, la tâche consiste à l'améliorer. » « L'œuvre d'éducation est sans recette, elle est solitaire, et beaucoup plus effrayante, car ses échecs entraînent l'autre, l'enfant apprenti. »
- la couture enfin, d'où naissent des produits tangibles. C'est une poiésis. « C'est l'activité la plus complète des trois. » L'apprenti est entouré de maîtres, peu nombreux, mais présents et chaleureux qui lui communiquent un savoir pratique. Les débuts sont difficiles, il faut souvent recommencer, mais les « relations concrètes et filiales avec les maîtres, c'est une vie sociale en soi ». Ce travail manuel ne subit « pas les dangers des deux autres, qui sont l'enfermement pour la première, nébuleuse de l'œuvre et son inexistence pour la deuxième ». « L'apprenti est proche de son œuvre, qui ajoute à la beauté du monde. »

Témoignage de Pierre-Noël Luiggi, président fondateur d'OSCARO et d'OSCARO Power

Le mot de Kairos

Son entreprise OSCARO a été montée uniquement avec des titulaires de CAP, bac-pro et BTS mécanicien. 1 000 salariés. Le succès mondial est venu de leur connaissance intime de la technique automobile et du plaisir du partage au téléphone avec les clients.

Le témoignage de Pierre-Noël Luiggi

OSCARO est une entreprise qui livre des pièces d'origine de voiture à n'importe qui en France en 24 heures. OSCARO, c'est « se rendre autonome pour réparer une voiture ». Or, « la pratique personnelle de l'autonomie est tout à fait révolutionnaire ». Se sentir autonome est un accès à la démocratie, se sentir acteur de son monde, être plus libre. « **On ne vendait pas des pièces automobiles. On vendait la fierté d'avoir fait par soi-même.** »

Le monde de demain est un monde créatif, il faudra créer du nouveau. « **Un adulte créatif est un enfant qui a survécu.** ». « Le dirigeant de demain est un dirigeant qui doit réparer avec ses

mains. » On ne peut pas faire une start-up si on ne la fait pas avec ses mains. J'ai commencé OSCARO avec des mécaniciens. Les clients nous appelaient pour réparer leur voiture et, au téléphone, nous leur partageons nos connaissances techniques.

« **Avec ses mains, on soigne sa propre dignité.** » « Toute activité manuelle est la source intellectuelle qui nous rend vraiment curieux. »

Mon prochain projet s'appelle amanda.com. Il est sorti du jardin de ma grand-mère. Le consommateur ne connaît pas les composantes et apports nutritifs des produits. Avec l'intelligence artificielle d'amanda.com chacun connaîtra la composition et les apports nutritifs de chaque légume et fruit qu'il achète.

Forces et faiblesses de la transmission des métiers manuels en France aujourd'hui avec Amélie de Ronseray, directrice adjointe du Campus Versailles-Patrimoine et artisanat d'excellence.

Le mot de Kairos

Le Campus Versailles est une initiative conjointe du Château de Versailles, de l'Académie de Versailles, de CY Cergy Paris Université et de la Région Île-de-France, pour innover afin de mieux attirer vers les métiers manuels du patrimoine et de l'artisanat d'excellence, en tirant parti de la proximité immédiate du château de Versailles.

Le témoignage d'Amélie de Ronseray

À l'école, « je n'ai pas le souvenir d'avoir eu de contact avec la matière au cours des enseignements ».

« Petite, lorsqu'une amie douée à l'école, Delphine, a voulu être doreuse, les enseignants et conseillers d'orientation lui ont dit "Ah non, pas toi !" », préférant pour cette fille talentueuse une école préparatoire.

Les apprentis aux métiers manuels en reconversion sont fréquents. Ils ont abandonné des études menant au secteur tertiaire pour se former à un métier manuel, leur première passion.

« **Les métiers manuels sont les métiers de la maturité, alors que ce sont ceux que l'on doit choisir le plus jeune** », cherchez l'erreur !

Le maître d'apprentissage est là pour donner confiance à l'apprenti, l'envie de créer son atelier. Fonder son atelier c'est créer des emplois, transmettre aux salariés, le geste, les sensibiliser à différents enjeux, écologistes ou autres.

Table ronde sur le compagnonnage et l'apprentissage

Les participants

Patrick Doffémont (P.D.), responsable de l'Institut de la transmission des compagnons du devoir et du tour de France de l'AOCDF

Régis Guillen (R.G.), secrétaire général de la Fédération compagnonnique des compagnons du tour de France

Ismaël Menault (I. M.), directeur général de l'École de Paris des Métiers de la Table (EPMT)

Table ronde animée par Arthur du Tertre, de la Fondation Kairos pour l'innovation éducative, qui est aussi journaliste et charpentier (formé chez les compagnons)

Le mot de Kairos

Compagnonnage et apprentissage sont deux modes de transmission des métiers manuels. Autour de cette table, les deux principales organisations compagnonniques sont représentées ainsi qu'une école des arts de la table (pâtisserie, boulangerie...) fonctionnant comme un CFA avec alternance entreprise et école. Les compagnons ont un modèle de formation très particulier avec un tour de France et même un pays en Europe. Les formateurs sont des compagnons qui donnent quelques années de leur vie professionnelle pour former les jeunes compagnons. La transmission est au cœur de leur fierté et de leurs valeurs, de même que la recherche de perfection et la solidarité entre compagnons.

La discussion

Arthur du Tertre (A.T.) : Ismaël Menault, votre école l'EPMT a pour devise l'« excellence par l'alternance ». Pourquoi ?

Ismaël Menault (I.M.) : Nos 1 300 jeunes à l'EPMT sont tous en apprentissage car « le travail de la tête va aussi avec la main ».

Aujourd'hui en France une seule forme d'intelligence est majoritairement mise en avant, ce que nous voulons éviter à l'EPMT. L'EPMT est soucieuse d'accompagner tous les publics, quels qu'ils soient. « Nous avons des chrysalides qui se transforment en papillon chez nous. »

L'apprentissage développe l'envie d'un métier. Dans les métiers actuels en France, l'ouïe et la vue sont des sens très utilisés. Dans nos métiers, les autres sont aussi mis en jeu. Nous cherchons à « redorer cette image que tous les sens sont nobles ».

Par ailleurs, à travers l'alternance, les jeunes connaissent toutes les facettes du métier, les bons et les mauvais côtés. « **Pour attirer les jeunes, il faut leur parler du métier tel qu'il est. Ne pas les perdre dans des illusions.** »

A.T. : À l'EPMT il y a une séparation entre les maîtres d'un côté, et les apprentis de l'autre. Il me semble que chez les compagnons, l'apprenti devient par la suite un maître des prochains apprentis, n'est-ce pas ?

R.G. : Le tour de France est un « parcours initiatique ». Le jeune monte en responsabilité sur des compétences auxquelles il ne s'attend pas, il apprend le métier, mais développe aussi des « softs skills ». Chez les compagnons, on transmet un savoir-faire mais aussi un savoir-être.

A.T. : Pouvez-vous nous parler de l'Institut de la transmission créé en 2007 par l'AOCDF ?

Patrick Doffémont (P.D.) : Faire évoluer les pratiques de manière contemporaine, sans perdre notre âme de compagnon est le rôle de l'Institut de la transmission des compagnons du devoir. Cela passe notamment par l'accompagnement des formateurs qui sont majoritairement des compagnons en fin de Tour de France. Ils doivent être guidés dans le métier de formateur, et nous avons peu de temps pour cela.

A.T. : Ressentez-vous la fierté chez les jeunes compagnons ?

P.D. : « On est fiers en effet d'être ouvriers chez les compagnons, ce qui peut parfois friser l'arrogance. On n'a pas du tout honte d'être manuels. »

Se former à un métier manuel, « c'est long et c'est dur, du coup c'est lourd ». « Il n'y a pas de secret, les jeunes bossent comme des dingues. »

On leur en demande beaucoup, et ils tiennent le rythme grâce à leur fierté d'être compagnons. Exercer un métier manuel, c'est incarner une identité nouvelle, « je ne voulais pas ferrer des chevaux, je voulais devenir maréchal-ferrant. Et j'ai donc voulu devenir compagnon ».

R.G. : En tant que compagnons, nous sommes fiers. Mais le regard de la société est différent, nous sommes pour eux de simples ouvriers.

I.M. : À l'EPMT, le maître d'apprentissage est présent, mais c'est surtout en entreprise que le jeune apprend. Faire la formation sans maître d'apprentissage n'est pas envisageable pour autant : la présence de cette personne, qui l'encourage, le reprend, permet de développer l'estime du jeune apprenti. Cette transmission du maître est indispensable, il s'agit d'une rencontre avec l'autre.

A.T. : Patrick Doffémont, vous m'avez dit tout à l'heure que « vous aviez des jeunes mais ne saviez pas toujours ce que vous leur transmettiez. » Qu'avez-vous voulu dire par là ?

P.D. : « On véhicule des manières de faire. » La confiance en lui-même du compagnon est primordiale. Plus il a confiance en lui, plus nous avons confiance en lui. Pendant son Tour de France, le compagnon prend un maximum d'initiatives, avec un minimum de risques car ce dernier est amorti par la communauté, il est aidé quand il le faut. Il sait qu'il peut se lancer et demander le renfort des anciens si besoin.

A.T. : À l'EPMT, quel est le lien de confiance avec les entreprises ?

I.M. : La confiance se construit avec le temps passé au sein de l'entreprise, avec la pratique et enfin avec le soutien de la communauté qui aide chaque apprenti à avancer.

Par ailleurs, « le travail et la réalisation d'objets concrets aident à prendre et à reprendre confiance en soi ».

Question de la salle

La pénibilité des tâches ne constitue-t-elle pas un frein à la reconversion des plus âgés ?

R.G. : L'apprentissage du geste se fait à tout âge, « la logique d'apprendre, c'est tout au long de la vie ». Par ailleurs, avoir des expériences professionnelles préalables constitue un atout pour l'entreprise qui accueille le compagnon. « Il y a beaucoup à apprendre auprès des gens en reconversion. »

I.M. : « Être dans un bureau jusqu'à 60 ans n'est pas moins pénible. J'ai plutôt l'impression d'avoir des phénix : ils se révèlent à travers leurs métiers, et ils retrouvent de la force pour aller vers ce métier qu'ils ont toujours voulu faire. »

Le système dual de formation en Suisse avec Son Excellence Roberto Balzaretto, ambassadeur de Suisse en France, sur le système dual de formation professionnelle en Suisse.

Le mot de Kairos

Deux élèves sur trois en Suisse embrassent la voie professionnelle qui est fort bien vue. De nombreux responsables politiques en viennent. Des études supérieures faites pour les personnes issues de la voie professionnelle sont organisées. Cela donne un pays avec des élites issues des voies professionnelles et des voies plus abstraites qui se respectent et se complètent.

Témoignage de Son Excellence Roberto Balzaretto

« En écoutant la table ronde précédente, je suis fier de m'apercevoir que nous avons réussi à créer un compagnonnage institutionnalisé dans tout le pays en Suisse. »

Le jeune est dans un système dual car il travaille toujours auprès d'une entreprise pendant ses études.

Nos enseignants enseignent et continuent à travailler en entreprise. À l'issue des études, le jeune obtient un « certificat de capacité fédéral », reconnu sur tout le territoire. C'est le fruit d'une conquête longue en Suisse.

60-65 % des coûts de la formation sont portés par les entreprises privées, et non par les institutions publiques. Les entreprises y trouvent leur intérêt, dans la mesure où elles transmettent leur savoir, prévoient la relève, et en ayant un pied dans les enseignements, elles se sensibilisent aux nouvelles méthodes de formation.

Ce n'est pas que l'entreprise qui dicte la formation, c'est un échange qui se fait de manière continue. Le secteur privé, les associations professionnelles, les représentants des syndicats mais aussi du patronat ont notamment leur mot à dire dans la définition et la mise à jour des programmes de formation.

Souvent les apprentis demeurent dans l'entreprise qui les a formés. C'est valorisant, c'est une intégration professionnelle mais aussi sociale. Notre système de formation professionnelle

facilite ainsi l'entrée dans le travail, ce qui justifie sûrement le faible taux de chômage en Suisse (autour de 6 %).

En Suisse, « on regarde avec suspicion ceux qui font des études supérieures, c'est l'inverse de ce que vous venez de dire en France ». « On est très attachés à avoir les pieds sur terre, à être solides et à produire une richesse qui est tangible. »

En Suisse, les jeunes entreprennent des carrières très tôt. Un système de passerelles existe. Des garagistes sont devenus physiciens ; un vigneron est devenu président de la confédération.

La Suisse est un pays post-industriel, très développé dans les services, disposant d'une économie autre que celle des métiers manuels. Des écoles du secteur tertiaire et un environnement économique et social ouvert sont indispensables. Notre géographie nous permet de bénéficier de la venue de ce genre de profils des pays limitrophes.

Le système suisse correspond donc à ce pays en raison de sa conjoncture et de son emplacement. Mais le système suisse n'est sûrement pas adapté et si facile à reproduire pour d'autres pays.

Table ronde sur la pratique amateur, introduction et méthode de transmission du goût et des premiers gestes des métiers manuels

Les participants

Béatrice Bouy (B.B.), présidente de l'association L'Outil en main de Versailles

À L'Outil en main, des retraités qui sont d'anciens professionnels des métiers manuels initient partout en France (230 associations) des jeunes dès l'âge de 9 ans à des métiers manuels, de l'artisanat et du patrimoine qu'ils maîtrisent. Plus de 100 métiers sont représentés. Les enfants découvrent « l'intelligence de la main » par une activité non scolaire. Ces rencontres ont lieu les mercredis et samedis.

Lucile Michel (L.M.), coordinatrice de projets à l'association Rempart

Rempart propose à des bénévoles de participer à la restauration des monuments historiques en France aux côtés de professionnels (souvent des compagnons). Cette initiative est née de l'union d'associations de bénévoles qui restauraient des ruines autour de chez eux. Elle propose des chantiers pour les bénévoles qui peuvent venir pour deux semaines pour apprendre différents métiers et apporter leur pierre à l'édifice.

L'association Rempart en chiffres :

800 sites restaurés depuis 1966

10 000 citoyens impliqués chaque année

180 associations en France

50 organisations partenaires dans 30 pays

Table ronde animée par Arthur du Tertre

Le mot de Kairos

La pratique amateur éveille l'envie d'embrasser un métier et éventuellement une formation manuelle. (40 % des métiers manuels n'ont aujourd'hui pas de formation formelle qui y prépare et ce n'est pas un drame nécessairement. Ce qui compte, à notre sens, c'est que des personnes pratiquent des métiers manuels et aient envie de les pratiquer et de les transmettre.)

La discussion

A.T. : Être bénévole chez Rempart correspond-il à une formation à un métier manuel à proprement parler ?

L.M. : « On ne ressort pas d'un chantier en disant "je suis maçon". Mais c'est une façon de se découvrir, pour des bénévoles, qui n'ont pas de bagage préalable. C'est une formation par le toucher, par le faire (...). Au bout de deux semaines on est capable de tailler une pierre, de faire plein de choses. Les bénévoles ont des révélations sur eux-mêmes et acquièrent la capacité de faire des choses. »

« Même en quelques jours, les bénévoles sont capables de retransmettre les gestes qu'ils ont appris », à des visiteurs qui passent par exemple.

B.B. : 40 % des jeunes qui passent par L'Outil en main vont vers des métiers manuels par la suite.

L.M. : Un chantier crée un mouvement général citoyen, il restaure notre patrimoine, fait faire quelque chose pour les autres. À travers cette expérience, le bénévole a le souvenir de participer à quelque chose de plus grand que lui.

La plupart du temps, les bénévoles n'ont pas le loisir de faire du travail manuel le reste de l'année. Apprendre un geste, un savoir-faire, c'est ce que nous offrons à Rempart. Tout le monde est capable de déposer une pierre, d'avancer et de faire avancer une œuvre commune.

Certains jeunes y trouvent leur vocation.

AT : Comment se passe le recrutement des formateurs chez Rempart ?

L.M. : Nous avons un partenariat avec le GMH, mais cela fonctionne aussi par le bouche-à-oreille. Les formateurs sont souvent intéressés de transmettre leur métier.

Table ronde sur l'artisanat d'art

Les participants

Marc Bayard (M.B.), responsable du développement culturel et scientifique du Mobilier national

Aïssa Dione (A.D.), designer textile, chef d'entreprise et créatrice de l'Institut des Métiers d'Art et du Design (IMAD) au Sénégal, en partenariat avec l'école Boule et le Mobilier national

Lisa Staniforth-Gourdon (L.S.G.), directrice de l'École d'art mural de Versailles

Table ronde animée par Anne Coffinier, fondatrice de la Fondation Kairos pour l'innovation éducative-Institut de France

La discussion

Marc Bayard (M.B.) : Le Mobilier national transmet trois valeurs communes aux différents témoignages de ce colloque :

- **L'auctoritas**, qui s'incarne dans « l'autorité des anciens qui surplombent les nouveaux arrivés. C'est une idée qui nous anime tous, chez les compagnons et autres. C'est important de ne pas rejeter le passé ».
- **Le temps long** dans lequel nous vivons. « Cette temporalité est une richesse que l'on apprend petit à petit à retrouver. Le temps long dans l'apprentissage des enfants est important. »
- **Le réel**, dont chacun perçoit le caractère indispensable depuis le Covid notamment.

Aïssa Dione (A.D.) : Alors que le Sénégal dispose de magnifiques matières premières et d'une population manuellement talentueuse, les nouvelles générations sont à 80 % formées à des métiers du secteur tertiaire.

En partenariat avec l'école Boule et le Mobilier national, nous avons créé une école sur les métiers d'art du mobilier à destination des Sénégalais. « **Nos jeunes sont enthousiastes d'avoir une formation qui corresponde à ce qu'ils veulent apprendre.** » L'objectif est de « promouvoir de belles fibres, de belles matières (...). Nous avons organisé des MasterClass pour Chanel à Dakar » notamment.

D'autres pays africains, comme le Togo et le Rwanda, sollicitent aussi des formations de haut niveau à l'artisanat qui correspondraient aux besoins du pays.

Anne Coffinier (A.C.) : L'École d'art mural de Versailles propose aux élèves 40 heures de cours par semaine, sans apprentissage par alternance. Pourquoi ce modèle ?

Lisa Staniforth-Gourdon (L.S.G.) : Nous voulons adapter la formation au rythme professionnel, afin que les jeunes aient un comportement professionnel.

A.C. : En France, nous parlons depuis longtemps de « mettre les métiers manuels à l'honneur ». Si vous aviez à proposer une réforme pour mieux transmettre les métiers d'artisanat d'art, quelle serait-elle ?

M.B. : En France, « tant que nous n'aurons pas dit que la valeur travail est une valeur d'épanouissement, et pas seulement une contrainte, les choses auront du mal à bouger ».

Des progrès ont tout de même eu lieu. Aujourd'hui le « métier d'art » est reconnu, alors qu'il n'était qu'un « sous-travail ».

La réforme du CAP est attendue. Une année pour former à un métier d'art est insuffisante. Première puissance mondiale du luxe, la France recrute énormément dans ce secteur. Ce besoin existant est porteur d'avenir. Il semblerait que le ministère prépare quelque chose à ce sujet.

A.D. : La fiscalité est un frein dans ce secteur au Sénégal.

80 % de la population en Afrique de l'Ouest travaille dans un métier manuel mais s'y prépare de manière informelle. Une réforme qui allégerait la fiscalité sénégalaise pour ceux qui travaillent de leurs mains, et mettrait en place une TVA différenciée est indispensable.

Disposer d'une formation qui réponde aux besoins du pays est aussi nécessaire. Les jeunes s'entassent à l'université, dans les écoles de commerce ou de nouvelles technologies, qui ne répondent pas au besoin. Peut-être est-ce une des raisons des flux d'immigration vers l'Europe ?

L.S.G. : Il faudrait valoriser ces métiers à l'école dès le plus jeune âge. Les métiers d'art doivent être valorisés par un programme solide et des intervenants de qualité.

A.D. : Le Sénégal n'a pas encore réalisé sa révolution industrielle, contrairement à la France. Nous avons donc besoin de développer ces formations techniques pour répondre aux besoins de la population qui travaille avec ses mains. 80 % des étudiants sénégalais suivent des formations ni techniques ni manuelles. Ce ratio doit être inversé.

M.B. : En France, les difficultés fiscales dans ces secteurs tiennent au fait que le statut n'est pas unifié. Entre un exécutant et un créateur par exemple, la fiscalité n'est pas la même.

A.C. : En effet, en France notamment, certains métiers d'art répondent à des conventions collectives qui ne sont pas adaptées. Ainsi, les formations pour ces métiers peinent à émerger. Par exemple en maroquinerie qui dépend de la convention collective « articles de voyage ».

M.B. : L'enjeu de ce secteur des métiers manuels en France est complexe, c'est celui de transversalité. Il n'est pris en compte par aucun ministère. Le ministère de la Culture, qui s'intéresse aujourd'hui réellement aux métiers manuels – et c'est une nouveauté à saluer –, s'empare d'une partie de la question, mais c'est aussi un enjeu économique, de territoire, et de développement durable plus global.

Question de la salle

Comment financer la scolarité des jeunes que vous formez au Sénégal ?

A.D. : La formation des jeunes est dispensée par mon entreprise, qui dispose de la même fiscalité que les autres, comme Total. Par exemple, j'ai employé des tisserands traditionnels,

ce qui fiscalement n'est pas prévu au Sénégal. J'ai donc été rattachée à la fiscalité des productions textiles.

Notre structure est principalement financée par une mécène privée. Aujourd'hui le gouvernement du Sénégal s'intéresse à nous, et souhaiterait créer un partenariat public-privé.

Les concours et l'excellence comme moyens d'attirer et de former les jeunes talents avec Jean-François Girardin, président de la Société nationale des Meilleurs Ouvriers de France

« **Les métiers d'art ont beaucoup de difficulté à survivre.** »

Le concours « Un des Meilleurs Apprentis de France » (MAF) a été créé en 1985. Pour 2023, environ 5 700 jeunes se sont inscrits. En 2022, 418 jeunes ont reçu leur médaille.

Être lauréat de ce concours est un véritable atout pour être embauché, mais aussi pour reprendre des études. Ce concours incite les lauréats à se former davantage pour devenir les formateurs de la génération suivante.

Selon un ouvrage, qui paraîtra bientôt, **87 % des jeunes lauréats du concours MAF souhaitent créer leur entreprise.** La jeunesse rêve d'entrepreneuriat, ce qui n'était pas le cas avant.

Les jeunes qui s'inscrivent le font seul ou avec le soutien de leur école, ou de l'entreprise auprès de laquelle ils sont en apprentissage. Certains professeurs et maîtres d'apprentissage poussent leurs jeunes et les épaulent pour réussir ce concours.

Parmi nos candidats, « **j'ai vu des jeunes migrants arrivés deux ans auparavant avec la Croix Rouge (...) qui sont devenus un des MAF. (...) J'en ai vu 7-8 par an. Ils ont appris en deux ans le français et un métier** ».

Par ce concours, nous disons aux jeunes « vous avez choisi un métier mais vous allez découvrir que vous avez du talent », du talent pour leur âge mais aussi pour l'avenir.

« C'est notre salaire de bénévole de voir des jeunes arrivés il y a 15 ans sans trop d'espoir (...) suivis par des gens de compétence (...) devenir un des MAF. Cela fera peut-être par la suite de très bons chefs d'entreprise. »

Le grand patron de Nestlé, CAP d'ébénisterie, explique que tout jeune il a vu ce qu'était le travail. Les ouvriers créent quelque chose.

« **Le mot ouvrier est beau. Il est plein de noblesse. C'est quelqu'un qui crée avec ses mains et sa tête.** » « Donner de soi-même et de l'amour est un bonheur personnel de l'ouvrier. Une satisfaction de soi-même, et le travail c'est aussi ça. Le travail donne de l'amour du métier, de la sensation, avec ses mains et sa tête. On organise sa vie autour du travail. »

« En ce moment, je me bats pour créer quelque chose autour du respect de l'humain au travail », afin d'éduquer les entreprises à ce que le travail soit respecté. La jeunesse demande ce respect au travail, qui devient indispensable.

La France est le seul pays au monde à disposer d'un organisme comme les Meilleurs Ouvriers de France qui certifie par un diplôme d'État l'art des ouvriers.

« Certains métiers d'ouvrier n'ont pas de formation initiale. La transmission se fait d'ouvriers à apprentis. On est là pour que cela s'arrête. On a perdu assez de métiers comme ça. Par exemple, le métier de maréchal-ferrant est revenu en flèche. (..) On recherche nos Meilleurs Ouvriers de France maréchaux-ferrants dans le monde entier. »

L'Association Meilleurs Ouvriers de France s'engage à l'étranger, auprès du Maroc notamment. Nous les aidons à mettre en place un concours similaire au nôtre afin d'endiguer la perte des savoir-faire dans les arts marocains. Le concours du premier Meilleur Ouvrier du royaume du Maroc aura lieu vers mai.

Nous avons aussi des échanges au Japon avec la ville de Nagoya pour les aider à promouvoir la noblesse du métier d'ouvrier. Un musée des meilleurs ouvriers de France va s'y ouvrir.

« On n'a jamais fini de transmettre un métier. J'espère que dans cent ans d'autres feront ce que nous faisons. Il ne faut pas avoir peur des évolutions numériques, c'est un plus. (...) J'ai confiance en notre jeunesse d'aujourd'hui, travailleuse et plein de talents. »

Table ronde sur la transmission des métiers par le modèle des écoles de production

Les participants

Olivier Lemaire (O.L.), président de l'école de production en chaudronnerie O'Tech de l'Oise

Joël Archer (J.A.), chef d'entreprise dans le levage de charges (SAPEM)

Vanessa Dequidt (V. D.), responsable du développement de la Fédération nationale des écoles de production

Alexandre Avril (A.A.), maire de Salbris et administrateur de l'école de production Maurice Leroux de Salbris

Table ronde animée par Anne Coffinier, fondatrice de la Fondation Kairos pour l'innovation éducative-Institut de France

Le mot de Kairos

Les écoles de production sont un modèle d'enseignement professionnel très puissant mais méconnu. Ces écoles sont en même temps des entreprises qui fournissent à de vrais clients des marchandises au prix du marché. L'atmosphère est plus celle d'une entreprise que d'une école.

La discussion

Vanessa Dequidt (V.D.) : La première école de production date de 1882. Les 52 écoles françaises de production actuellement existantes exercent principalement dans l'industrie, et s'implantent souvent dans les ruralités afin d'être au plus près du territoire.

Toutes ces écoles forment à des métiers manuels (textile, usinage, chaudronnerie, électricité, maroquinerie, etc.).

Olivier Lemaire (O.L.) : Je travaille dans une entreprise picarde qui compte « 2 300 salariés, 10 usines dans le monde, 20 filiales commerciales. (...) Tout pour sortir notre industrie de France. Et pourtant nous croyons au secteur industriel en France ».

De gros groupes ont aussi créé des écoles de production, comme Safran par exemple.

Notre école de production picarde comprend deux sections, et nous visons une population qui est en décrochage scolaire. En France, l'équation est la suivante : « D'un côté, 10 000 jeunes qui décrochent du système scolaire, de l'autre côté nous manquons de main-d'œuvre. »

« La magie de ces écoles (de production) est le faire pour apprendre. »

Les industriels sous-traitent de la production à notre école. Elle est réalisée par les jeunes accompagnés de maîtres professionnels passionnés qui souhaitent transmettre. Les jeunes font des pièces pour de vrais clients, sur de vraies machines. Alors que la pièce école est jetée, la nôtre est remise au client. « Le jeune fait une pièce pour Safran. Quand le patron de Safran vient chercher sa pièce auprès du jeune, ce dernier a des étoiles dans les yeux. »

Joël Larcher (J.L.) : SAPEM est une entreprise d'une trentaine de personnes, dans la Nièvre. Quasi-morte en 2010, elle a été sauvée par une approche métier, car « l'excellence métier est une quête permanente du mieux faire, mieux innover ».

Notre activité est stressante et risquée car nous travaillons dans le levage et la sécurité, voire parfois la haute sécurité. L'erreur n'est pas admise.

Or, pour créer un produit de haute sécurité en France, il doit faire appel à un minimum de sous-traitance. Et pour réussir un tel produit, les hommes doivent travailler ensemble, sans aucune hiérarchie entre les différents métiers (ingénieurs, techniciens, compagnons). C'est la réunion de ces métiers, sans hiérarchie, qui fait que cela fonctionne. Le savoir-faire et l'avis du compagnon sont tout aussi importants que ceux des deux autres.

Chez nous, « l'innovation vient très souvent de l'atelier. Le compagnon n'est pas étranger à cette innovation, il en fait intrinsèquement partie ».

« La première valeur de l'entreprise, c'est le compagnonnage. Pour nous c'est le respect de l'autre parce qu'il a de la compétence et de l'expérience, (...) il y a partage et transmission du savoir, (...) la tâche bien accomplie jusqu'au bout. (...) Si l'on n'a pas cette cohésion, on va avoir du mal à profiter de toutes les compétences de chacun. »

Alexandre Avril (A.A.) : Dans la ville de Salbris de 5 000 habitants dont je suis le maire, se trouve une école de production depuis deux ans.

Cette école répond à un besoin des territoires ruraux. En 20 ans, Salbris a perdu 2 000 emplois en raison de la désindustrialisation de la région.

Des industries seraient intéressées pour s'installer dans cette ville, mais il manque de la main-d'œuvre qualifiée. Pourtant, il y a beaucoup de jeunes ; ce sont « les NEETS, Not in Education, Employment or Training. Des gens qui ne sont ni dans le monde du travail, ni en formation, ni à l'école. Il y en a plusieurs millions en France. C'est une grande inconnue de la sociologie de la jeunesse, les NEETS ».

L'ouverture de l'école de production Maurice Leroux est alors « un miracle », la solution adéquate dont tout le monde bénéficie, c'est « gagnant pour les jeunes, gagnant pour les entreprises, et gagnant pour les territoires ». Les jeunes y trouvent en effet une formation gratuite, qualifiante, hautement valorisante débouchant sur un emploi dans la mesure où ils sont en lien avec des entreprises qui sous-traitent leur production à l'école. Les entreprises sont rassurées quant à elles de trouver une formation sur place de jeunes gens qui connaissent leurs savoir-faire, leurs machines, leurs métiers. Le territoire tire son épingle du jeu en relançant l'industrie et en trouvant une place pour ses NEETS.

« Les jeunes gens sont extrêmement fiers de ce qu'ils font. D'abord car ils ne seraient jamais allés ailleurs. Ils ne seraient jamais allés au lycée professionnel de Blois ou au CFA. Ils trouvent là une formation unique qui est pour eux. »

Le modèle de production est le plus vertueux pour la réindustrialisation et l'embauche des jeunes. « Or, il y a des menaces qui planent sur le modèle de l'école de production. (...) Le principe même des écoles de production, c'est que les jeunes gens y travaillent. Il se trouve que nous avons bénéficié du soutien de la Fondation Total. Ce qui a conduit (...) le groupe Écologie et Solidarité et du parti communiste à de très vives attaques permanentes pour fermer cette école au double motif que ce serait une école esclavagiste parce qu'on y fait travailler les jeunes gens (...) et que ce genre d'école participerait au *green washing* de sociétés comme la Fondation Total. »

Q.L. : Des élèves de notre école de production peuvent témoigner aujourd'hui.

Il y a le témoignage de Louis, autiste Asperger, qui s'est révélé dans cette formation et cette école et qui va devenir compagnon l'année prochaine.

Il y a aussi William, qui est mineur non accompagné, en foyer, qui a eu une vie très difficile, et qui « aujourd'hui devient quelqu'un ».

Enfin, il y a Charlie qui répétait « je ne sais rien faire, je suis bon à rien ». Il s'est pris au jeu dans l'atelier et lorsque le maître professionnel a dit qu'il allait avoir besoin de Pythagore pour créer un outil, il a enfin appris le théorème !

« Venez visiter nos écoles de production ! »

Question dans la salle

F. Mortegoutte, président des Maçons parisiens : Le modèle des écoles de production permet-il de créer une école où la production ne serait pas créée dans l'école mais sur site ?

V.D. : **Le modèle est celui du site unique.** Le jeune en école de production a souvent un passé scolaire difficile. Le site unique est alors important pour sa construction. **Toutefois, certaines écoles de production réalisent de la pause** (photovoltaïques, paysagiste) et les élèves se rendent alors sur les chantiers.

Il existe trois écoles de production en Île-de-France dans le secteur du maraîchage, de l'usinage section électricité (qui ouvrira en septembre), ainsi qu'un projet à Stains dans le domaine de la métallerie, porté par la Fondation Total Énergie.

A.C. : **La Fondation Kairos pour l'innovation éducative-Institut de France dispose d'un programme de bourses d'accessibilité qui peut bénéficier aux personnes qui se forment aux métiers manuels (<https://www.fondationkairoseducation.org/mission/bourses-daccessibilite/>). Contactez-nous si vous voulez vous engager dans la démocratisation de l'accès à ces écoles d'avenir.**

Témoignage de Martin Kegl, artisan autodidacte de 16 ans, ébéniste et fabricant de cannes : l'approche autodidacte et le beau.

Le mot de Kairos

Apprendre et transmettre un métier manuel ne passe pas d'abord par une formation certifiée et brevetée mais par une passion, une culture et une envie de beauté.

A.C. : J'ai découvert Martin Kegl par une vidéo sur NEO. Comment vous êtes-vous lancé dans votre métier ?

Martin Kegl (M.K.) : Petit, je voulais maîtriser le réel et le monde qui m'entourait. Je n'ai pas très bien vécu l'école. **Contrairement à ce qu'on m'a souvent répété, l'école n'est pas pour moi l'émancipation et le travail l'aliénation. On demande souvent aux jeunes ce qu'ils veulent faire plus tard. Moi je leur demande ce qu'ils font, fabriquent ou réparent aujourd'hui.**

Il y a deux ans, j'ai trouvé dans la rue une machine à coudre et j'ai acheté une meule. Sur les marchés, j'ai affuté les couteaux comme rémouleur et gagné mes premières centaines d'euros.

A.C. : Vos parents exercent-ils des métiers manuels ? Quel est leur regard sur votre orientation ?

M.K. : Mon père est chercheur en intelligence artificielle au CRNS et ma mère travaille dans l'administration. « Je reste leur enfant, mais ça a été difficile. »

« Souvent l'école n'est pas un lieu d'apprentissage. C'est un peu un théâtre. Le sujet d'apprentissage est un prétexte. »

« 80 % de ce qu'on pratique, on l'a appris en le faisant. »

A.C. : Que pensez-vous du fait que l'on soit friand à notre époque de certifications et de diplômes d'État ?

M.K. : Pour moi le diplôme est une forme d'abus de faiblesse. **Le diplôme désindividualise le savoir. « Il serait intéressant de moins parler de travail mais plus de création de richesse. »** En essayant d'individualiser la création de richesse, on peut faire des choses moins aliénantes.

« Il devrait y avoir des enfants partout autour de nous et qui apprennent par mimétisme. »

A.C. : Parlez-nous de vos créations. Vous avez une canne avec vous.

M.K. : Je suis fabricant de cannes. C'est une canne à système qui contient ici un flacon de parfum et dans d'autres cas une fiole de vin de la même origine que le bois des tonneaux avec lesquels je l'ai confectionnée et qui ont servi précisément au vieillissement de ce vin.

Table ronde sur les nouvelles technologies au cœur des techniques et de la transmission des métiers manuels

Les participants

Nicolas Bergerault (N.B.), PDG de l'Atelier des chefs

Amélie de Ronseray (A.R.), directrice adjointe du Campus Versailles-Patrimoine et artisanat d'excellence

François Garçon (F.G.), essayiste, historien spécialiste de la Suisse et de son système d'enseignement dual

Table ronde animée par Arthur du Tertre

Le mot de Kairos

Contre toute attente, apprendre un métier à distance (ou en ligne) semble largement possible, si on l'agrément de stages ou d'expériences terrain. Par ailleurs, les métiers manuels ont pour certains un très fort niveau d'innovation technologique, contrairement à l'image d'Épinal. Manuel ne veut pas dire nécessairement technique ancestrale qui serait restée immuable.

La discussion

A.T. : Comment utilisez-vous les technologies pour la transmission à l'Atelier des chefs ?

Nicolas Bergerault (N.B.) : Depuis 2017, nous avons une école sous format digital. Au début nous proposons des formations de cuisine, mais nous avons développé des formations dans de nombreux domaines (fleuriste, coiffure, etc.).

Pour apprendre un métier d'artisanat, des connaissances théoriques doivent être maîtrisées, comme par exemple, les saisons des légumes en cuisine. Nos formations proposent donc d'apprendre la théorie du métier en environ 200 heures.

Après nos formations digitales, les étudiants passent leur examen. Le taux de réussite est de 97 à 98 %.

A.T. : Comment se passent les cours digitaux à l'Atelier des chefs ?

N.B. : Les contenus sont produits par avance. L'ingénierie pédagogie intervient ensuite pour construire les modules.

Les apprenants en formation doivent être motivés régulièrement. Nous les appelons régulièrement pour suivre leur progression. Le fait que nous soyons payés que si les apprenants vont au bout de leur cursus est très sain.

Nos formations digitales forment au CAP. D'autres portent sur la création d'entreprise.

En un an de formation, l'étudiant passe le CAP. S'ensuit alors des années de pratique, pour acquérir des compétences. Exercer manuellement le métier est indispensable. Le CAP n'est que le sésame pour pouvoir rentrer dans le métier, et nos formations y préparent efficacement.

A.T. : Quelles sont les limites de la formation digitalisée ?

N.B. : Certains profils ne sont pas adaptés à la formation digitale. Pour assurer une certaine maturité dans le suivi d'un cursus, nous ne formons aujourd'hui que des individus titulaires du bac.

Certains profils qui suivent nos formations digitales sont plus atypiques, comme des porteurs de handicap, d'autres souffrant de phobie scolaire, ou encore des personnes détenues en prison.

« Nos ambitions sont de profiter du numérique pour valoriser ces métiers manuels. Aujourd'hui Chat-GPT va prendre la place de tous les métiers à faible valeur ajoutée. Mais, avant que Chat-GPT débouche un tuyau, fasse une belle frange, une belle blanquette de veau, on a le temps ! »

A.T. : Pouvez-vous nous présenter Campus Versailles ?

A.R. : Campus Versailles est un lieu d'innovation et d'apprentissage, mais aussi un agrégateur de formations. Nous cherchons à faire connaître les métiers dans l'artisanat d'art et le patrimoine aux jeunes.

Nous avons des projets numériques, mais nous avons une grande conviction de l'apprentissage par le « faire ».

Les artisans ont besoin de se former à des nouvelles données du numérique, nous avons donc un FabLab.

Un de nos projets est de proposer à certains jeunes artisans de s'initier à des gestes usuels du métier par le numérique.

A.T. : À quel public s'adressent les ateliers virtuels de Campus Versailles ?

A.R. : À des jeunes en CAP, des élèves de lycées professionnels, des jeunes post-bac cherchant une spécialisation, ou des formateurs qui ont besoin de se mettre à jour sur des techniques, voire des artisans.

A.T. : Comment la Suisse prépare-t-elle l'arrivée des nouvelles technologies dans les métiers manuels et leur transmission ?

François Garçon (F.G.) : Après tous les témoignages précédents, je suis admiratif de ces gens qui ont dû se battre pour faire vivre leur projet au service de la formation des métiers manuels. « On sent qu'il y a un monolithisme de la formation en France, qu'elle est entre les mains de l'Éducation nationale et que son modèle unique c'est la voie gymnasiale, c'est-à-dire la voie qui mène au bac général. »

« En 1982, lorsque Jean-Pierre Chevènement a annoncé qu'il voulait que toute une génération arrive au bac, c'était déjà à l'époque une "connerie". »

Les jeunes Suisses dès 14-15 ans apprennent à connaître l'entreprise en y travaillant en parallèle de leurs études, et rentrent ensuite tout naturellement dans cette entreprise.

« L'apprentissage en Suisse commence à bac -4. (...) Nous, quand on parle de l'apprentissage c'est plutôt bac +2. (...) Là on a à faire à des « gamins ». (...) Ils se lèvent à 6h45 à l'âge de 16 ans (...). »

« C'est véritablement un parcours d'adulte, qui a comme principal avantage de mettre du plomb dans le crâne des adolescents et des futurs adultes. Cela contraste avec ce qu'on voit aujourd'hui dans les rues de Paris : des étudiants de 24-25 ans et des lycéens qui ont 16 ou 17 ans, et qui se battent pour la protection de leur retraite. On se dit là véritablement que le plomb n'est pas là. »

En France, « il y a une incapacité à admettre qu'on peut souffrir à l'école ; (...) ça peut être « barbant » pour des milliers et des milliers d'enfants. (...) Je pense qu'il y a un mépris en France de la culture de la main, de la culture pratique, et je crains que ce ne soit pas près de changer ».

Les Suisses misent sur les fondamentaux, que l'on retrouve dans les tests PISA, à savoir lire, compter et comprendre un texte. Une fois cela acquis parfaitement, les Suisses font toute leur vie de la formation continue. « Le bon système est, selon moi, de donner jusqu'à 14 ans les fondamentaux aux enfants, et être d'une incroyable rigidité sur l'apprentissage de ces fondamentaux, puis une fois que ces fondamentaux sont acquis, puis de donner une grande liberté à ceux qui devront se former toute leur vie (...) plutôt que de leur « bourrer le crâne » de données qu'ils n'aiment pas, qu'ils détestent. Parce qu'on peut détester l'école. »

Il y a deux ans, 25 délégations étrangères sont venues voir comment fonctionnait le système suisse (Chinois, Anglais, Américains, Indiens), mais aucune délégation française.

Conclusion du colloque par Anne Coffinier, fondatrice de la Fondation Kairos pour l'innovation éducative-Institut de France

Je tiens à remercier chaleureusement l'Institut de France, notre maison mère où est abritée la Fondation Kairos pour l'innovation éducative et l'équipe des 10 bénévoles de la Fondation Kairos qui a œuvré sans relâche pour que ce colloque soit un succès. Je remercie tout particulièrement Arthur du Tertre.

Ma gratitude va aussi à chacun des intervenants qui étaient exceptionnels de passion et d'engagement.

Trois mots sont revenus constamment tout au long de ce colloque : fierté, capacité, et compagnonnage, soulignant les convergences profondes d'esprit entre les différents intervenants au-delà des différences de positionnement institutionnel.

Notre objectif, avec ce colloque et au-delà avec la Fondation Kairos pour l'innovation éducative-Institut de France, est de contribuer à renouveler le regard sur les métiers manuels. Et ce changement passe par chacun de nous. **De la même manière que nous devrions avoir à cœur de donner à la Nation un instituteur ou institutrice par famille, de la même manière nous devrions nous enorgueillir d'avoir des enfants engagés dans l'apprentissage d'un métier manuel.** Je suis quant à moi fière d'être la mère de Jeanne, apprentie pâtissière.

La bonne nouvelle est que nous sommes dans un contexte propice pour réussir cette bataille culturelle : notre époque est marquée par le besoin de sens chez les jeunes, de transgénérationnel, de présentiel et de partage humain, de fabrication, de création, d'inscription dans le long terme, de beauté, de fierté, et bien sûr de transmission. Tous ces nouveaux besoins actuels travaillent la société puissamment et alimentent naturellement un regain d'amour pour notre pays la France, qui est si talentueuse dans le domaine de l'artisanat et des savoir-faire manuels.

Nous vous invitons à soutenir la Fondation Kairos pour l'innovation éducative-Institut de France, dont la devise est « **transmettre pour innover ; innover pour transmettre** » et qui souhaite associer l'audace à un esprit de gratitude. Nous vous remercions.

Pour nous soutenir :

<https://donner.institutdefrance.fr/kairos/~mon-don> ou www.fondationkairoseducation.org



FONDATION
Kairos
POUR L'INNOVATION ÉDUCATIVE
INSTITUT DE FRANCE

www.fondationkairoseducation.org

Vous pouvez [retrouver toutes les vidéos du colloque sur notre chaîne YouTube.](#)